LES TOLES DE LA NUIT

In Chroniques des îles sous le vent - Ed. Sépia, 2018

Texte déclamé, avec un écran derrière projetant des images prises en Guyane de visages, de d'eau, de nuit, d'obia… De temps en temps, des voix s'élèvent disant toutes la même chose mais dans les différentes langues de Guyane (créole, brésilien, wayana, anglais, français, bushingué…) : Même si on m'a décapité, je suis toujours vivant.

Chaque homme est un lieu vide, un terrain vague, un désordre invisible socialement bien organisé.
Mais quand on fouille la terre, des racines en chaos.
Chaque homme est un bing bang.

Chaque homme est un lieu où se dealent des trêves
un atelier pour fistoler une vie, préparer une épitaphe.
Mais quand on fouille la terre, des ossements de rêves.
Chaque homme est un cimetière.

Chaque homme est un lieu-dit, phénix venu de Loin soit-disant Rien, d'une croisée, 4-chemins où des femmes s'arrêtent, main sur le côté, fatalité sur l'autre : Vwazin, sa ki ni ? Nou kouché nou lévé[1].

Quand on fouille la terre, aucune borne.
Chaque homme, au grand jour, est un kilomètre zéro, la solitude d'une autre à qui rendre la pareille, une réplique pour dire

JE SUIS LA AUSSI

T'es sûr ? Même si on t'a décapitée, es tu toujours vivant ?
même si l'écho répond nulle part.

Chaque homme est un nulle part échappé d'un écho.
Il ramasse un cœur, des os, des autres pour être un quelque part.
Une terre neuve ? TCHIP ![2]
Terre ressassée !
Plagiat indicible, discours réécrit, phrase mille fois entendue.
Quand on fouille l'envers, des silences.
Chaque homme est un prétexte.

Et chaque homme est un lieu miraculeux, un creux mis en morne
une forêt impénétrée. Il est une cachette marquée d'un mystère
d'une croix sur une blesse, d'une prière.
Mais quand on fouille la terre, des vers.
Chaque homme est une absence.

---

[1] Voisine, quelles nouvelles ?
Rien, on s'est couché, on s'est levé.
[2] Interjection exprimant le mépris.

Maintenant, je crache par terre le mot. Ne le laisse pas devenir sec.

Et la nuit noire est le corps de chaque homme afro-félé
une nuit sans toit. Quatre tôles l'isolent du jour qui le suit.
Nuit indocile, inquiète et somnambule
un rêve sans terre ferme, un là-bas permanent
surgissement schizophrénique, paranoïaque et surmnésique.
Chaque homme afro-félé est un moment d'une vieille histoire
qui vit encore lakay manman[3]

là, sous le matelas, là où les peaux des grandes sœurs
les usures des ainés
les pantalons déchirés
et les cœurs des pères au corps bradé s'entassent.

J'ai craché le mot par terre, ne le laisse pas devenir sec.

(Dans la vidéo, des voix s'élèvent en différentes langues : « Même si on m'a décapité, je suis toujours vivant »)

Pas sûre…
Pas sûre…
Pas sûre…

Mes jambes noyées, mon corps vendu au plus offrant, éparpillé.
Je ne sais pas si ma tête respire vraiment.

Qui suis-je dans cet effroi d'une vie poussée à flanc de cale, à fleur de lys ?
Je suis une île caraïbe qui a son nom sur le bout de la langue.
Je suis l'ici des cactus, des écorches !
Et mes plaies chaque 22 mai[4] se dépêchent d'être guéries.
Pas aguerries.
L'irréparée irréparable ! Je suis
fille d'un continent qui s'en est lavé les mains
d'une négresse qui ne dit pas son dernier mot ! Je suis
rachée d'une mer animale arawak aux yeux d'écume
et qui houle ses foules comme un fou solitaire
et qui cherche une place entre l'or et la rosée
entre deux bouts de corde, l'absolu et l'à peu près
cette folie-ci, cette folie-là, peser lourd ou renoncer
entre un ancien massacré et un occident acquitté.

Voici mes mots. Ils sont à terre, ne les laisse pas devenir secs.
Voici mes mots à terre, ne les laisse pas devenir secs.

---

[3] chez sa mère
[4] 22 mai : date de commémoration de l'abolition de l'esclavage en Martinique

(Dans la vidéo, un vieil homme, muni d'un steel drum se met à chanter : Even if they cut my head, I'm still alive)

Je suis tantôt moi, tantôt l'autre
Un coup eux, un coup nous.
Jeu trouble : je suis l'héritière de paysages cambriolés.
Voyez donc !
Je suis la fille de Georges Kanor né en 1938 sur un morne colonisé
petite-fille de Jean-de-Dieu Kanor né en 1904 près d'un Océan violé
petite-petite-fille de Jean-Edmond dit Tika Kanor né en 1870 derrière un horizon mal coiffé
aussi, arrière-arrière-arrière-petite-fille de Théodore né en 1834 sur une terre esclave.

Je suis la première à être née sur la terre maitresse. A y vivre comme si de rien. Cela fait-il de moi un traitre ? Ou celle qui prend le butin ?

Je suis l'arrière-arrière-arrière-petite-petite fille d'Antoine né dans une savane prédatée, à Ouidah qui sait ? entre 4 autres tôles, sous le tranchant d'une bible dans une afrique supermarchée.

Et la mer marche quand le rivage recule.
Et je cherche un gué, assumé entre tout.
Je suis un entre-deux
un entre sol épuisé
je suis une terre minée
je suis un terminus
le point final de nos hiers quimboisés
le poing brandi de la forêt
le point de départ de la nuit : JE SUIS

TOUJOURS VIVANTE !
Et j'espère de me revoir.

L'écho abrite les mots séchés des cales peuplées, des désastres démesurés, des géographies annulées, des moi-cannes, des moi-coton, des mois-indigo plantés.

Faut fuir, ne pas se laisser devenir sec.
Les chiens perdront la trace de chaque homme qui fuira.
Dans l'atelier, le jour qui tombe comme un couperet, (tu sais quoi ?) :
c'est moi !

ET JE SUIS… ÇA !

Il y a des jours, je suis une nuit : bois caïman
conspiratrice de lendemains fauves

pique en main, passer des vêpres à minuit, de mille songes à pipiri[5]
User les marées
à répéter le geste
le répéter encore
le geste de dé
ca
pi
ter toi ! jeteur de sorts ! Dresseur de corps !
Coup sec !

le répéter tellement, le geste
que le blanc de l'aube se réveillera en sang.

Il y a des jours, je suis une nuit gueule de bois
qui regarde débarquer par container entier
un vieux matin promis ailleurs à la casse
ici promu premier de la classe
Je fais le yenyen[6] sous les halos des lumières du port
Caisses de morue salée, cagettes de préfets congelés
Boulevard des Cannibales, je traine des cernes de cauchemars.

Et il y a des jours
je suis cette nuit de bois flotté flottant au large du matin
avant que le soleil ne monte sur les montagnes d'or, je cherche une cache
L'OMBRE DES MONDES !

J'attends
J'attends un autre soir pour m'étaler de tout mon noir
entre les tôles de la nuit, j'habiterai le corps
le corps de la nuit pour déparler le monde.

J'aimerais un jour être une nuit d'amour épiphyte
obscènement enroulée autour d'une jambe de l'océan
épithète d'un peuple en érection
Tototo y'a quelqu'un ?
Ne plus ouvrir la porte au matin avec sa gueule de con.

Etre, avec toi, toujours vivante
loin loin loin là où je ne connais pas
dans le songe des hommes-bois qui plantent un Nouveau Monde
dans le désir des hommes-bois qui quimboisent le mauvais sort
dans la peau des hommes-bois qui savent que la noire conscience des palétuviers dure plus longtemps que prévu.
Dites le secret des terres anciennes !
Dites comment féconder le vacarme de vos silences !

[5] le pipiri est un oiseau qui, aux Antilles, annonce l'aube en chantant.
[6] Le yenyen est un minuscule insecte volant

Je cherche ma forêt
celle qui m'a faite ni-homme ni-femme mais lune
celle qui m'a faite ni chair ni peines, mais soleil.

Je marche depuis mon âme au milieu des cadavres.

Expulsez-moi de vos **ici-**bas ! Je ne veux plus habiter à l'adresse indiquée.
La place, la place, cette place n'est pas ma place !
Je suis un non-lieu cousu de fils blancs.
Quand je fouille ma terre, noirs sont mes ongles, griffe est ma peau et mon coeur est bullition !
Je suis chaque homme : une forêt à retardement qui veut exploser
redevenir corps céleste enraciné dans l'univers
renaitre en branche cosmique du vertige
en bourgeon d'étoile qui brille pour accomplir sa mission
faire ciel dans le noir
rester là sans chuter
et regarder pousser le paradis, sur une terre ferme.

Ma voix est par terre. Ne la laisse devenir sèche.